

**Bourreau de lui-même**  
*La Métamorphose*

Philip Wickham

Numéro 127 (2), 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23833ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)  
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Wickham, P. (2008). Compte rendu de [Bourreau de lui-même : *La Métamorphose*]. *Jeu*, (127), 39–41.

## Bourreau de lui-même

Que le Groupe de la Veillée se soit intéressé à *la Métamorphose* de Kafka est tout à fait dans l'ordre des choses. L'apparente noirceur du sujet et son mélange de réalisme dramatique et de comique absurde correspondent au climat que la compagnie recherche dans ses productions depuis trente ans. Par le passé, en 1992, Gregory Hlady avait eu la main heureuse dans sa mise en scène d'une autre œuvre romanesque de l'auteur tchèque, *Amerika*. Élisabeth Albahaca l'avait eu un peu moins dans *le Procès*, mais ce spectacle ne manquait pas non plus d'intérêt. On s'étonne en fait que l'étrange destin de Gregor Samsa n'ait pas occupé plus tôt la scène du Prospero.

Après avoir dirigé des productions remarquées à Montréal – dont le *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare (1998) constitue une sorte de sommet –, Oleg Kisseliov revient ici avec une approche bien à lui. *A priori*, même si elle s'appuie sur des textes universellement encensés, l'œuvre scénique ne sert ni à les cautionner, ni même à les

respecter. Il faut avant tout que l'œuvre passe par le corps des acteurs, et que ces corps trouvent leur espace. Cela suppose certains écueils. Ici l'histoire (pas banale) ne dépend plus uniquement de l'imaginaire du lecteur : les dialogues des personnages de *la Métamorphose* appartiennent au monde visible ; on cerne peu à peu Gregor non plus de l'intérieur, comme dans le récit, mais de l'extérieur. Tout est devenu une question de perception, même les phénomènes les plus improbables. Dans sa mise en

scène, Kisseliov n'a pas choisi la veine bouffonne en métamorphosant « réellement » le protagoniste en insecte. Casabonne conservait en effet toutes ses apparences physiques humaines, et son jeu en était d'autant plus troublant. Le fantastique s'est avéré au fond comme un enjeu secondaire. Au premier plan, en revanche, apparaissaient le phénomène de l'exclusion sociale et la monstruosité d'un système qui anéantit l'individu, le pousse à poursuivre son propre anéantissement.

### Le corps à l'avant-plan

Oleg Kisseliov a pu compter sur une solide distribution, où le talent de Jean-François Casabonne en Gregor Samsa s'est encore une fois manifesté de façon éloquente. L'acteur excelle dans ce genre d'interprétation ; il ne possède pas le corps ni la figure du jeune premier. Sa physionomie le place toujours en décalage de la norme. Au début, la métamorphose de ce représentant de commerce est concrétisée par une coquille blanche dans laquelle il est d'abord couché et qu'il transporte sur le dos en guise de carapace. L'acteur ne s'en sert pas comme d'un accessoire détaché de lui. Plus la pièce progresse, plus la métamorphose semble se répercuter dans ses moindres mouvements,

#### *La Métamorphose*

TEXTE DE FRANZ KAFKA. SCÉNARIO THÉÂTRAL, MISE EN SCÈNE, CONCEPTIONS VISUELLE ET SONORE : OLEG KISSELIOV ; ÉCLAIRAGES : MATHIEU MARCIL. AVEC CAROLINE BINET (LA SŒUR), JEAN-FRANÇOIS CASABONNE (GREGOR SAMSA), GINETTE CHEVALIER (LA MÈRE), CLAIRE GAGNON (LA BONNE), CLAUDE LEMIEUX (LE PÈRE) ET GAËTAN NADEAU (LE GÉRANT ET LE LOCATAIRE). PRODUCTION DU GROUPE DE LA VEILLÉE, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE PROSPERO DU 13 NOVEMBRE AU 8 DÉCEMBRE 2007.

dans sa respiration et dans l'espace qu'il occupe, lui qui ne quitte plus sa chambre à coucher. Il fallait le voir ramper au sol, s'agripper à des objets ordinaires, plier poignets et jambes comme s'il perdait progressivement l'usage de ses membres, disparaître dans les coins de sa chambre pour se cacher, se suspendre au plafond comme une chrysalide dans son cocon. Sa monstruosité s'entendait dans sa voix rauque et essoufflée, se voyait dans ses gestes déformés illustrant la dégradation des moyens et de la volonté. La métamorphose de Gregor Samsa n'est pas réelle, mais le résultat de l'état psychologique instable d'un être en proie à l'angoisse et à la paranoïa. Comme si le personnage ne se réveillait jamais tout à fait du cauchemar.

D'autres interprètes soutenaient bien cette démarche physique. Gaétan Nadeau prêtait une présence inquiétante à son personnage de gérant de commerce quand il frappait à la porte de la chambre de son employé. Il exécutait à répétition une subtile danse de pas et de pauses. Casabonne et lui se lançaient à deux dans un « tango » des insectes tout à fait enlevé. Claude Lemieux, dans le rôle du père, était plus lourd, mais une force étrange, primaire se dégageait d'un jeu tout en colère et en cris. Campant la sœur de Gregor, Caroline Binet était à l'aise tant dans un jeu naturel que dans des scènes stylisées, près de la danse.

### **Théâtre d'images**

En plus de s'occuper de l'adaptation scénique de la nouvelle de Kafka, Kisseliov a également pensé la conception visuelle et sonore. Sa mise en scène était truffée d'images fortes et amplifiait l'étrangeté du drame qui, du jour au lendemain, s'abat sur cette famille ordinaire. Il régnait une ambiance cauchemardesque dès le début à cause de la vapeur qui flottait dans l'air et qui dissimulait les limites de la chambre. Le plancher disparaissait, les objets et les interprètes donnaient l'impression de voler au-dessus de la scène. L'éclairage segmentait l'espace en différents lieux isolés. Un cadre de porte par laquelle on apercevait un corridor et d'autres portes closes évoquait le pénitencier ou la maison de fous. Un cône rectangulaire suspendu donnait de la hauteur à la scène, et devenait le cocon de Gregor. Sa chambre finissait par être envahie d'objets difficiles à identifier, restes humains ou déjections d'insectes. De fait, quelques mois après la métamorphose de leur fils, les Samsa ne se préoccupent plus de nettoyer sa chambre. Les scènes cauchemardesques dégageaient une ambiance dense, riche, sordide ; à côté, celles qui se voulaient plus réalistes manquaient parfois de relief.

Kisseliov est partisan d'un environnement sonore omniprésent et presque continu. Pas question d'illustrer une époque ou de se confiner à un genre. La trame sonore, toujours forte en volume, opère un certain nombre de chocs sensibles sur le spectateur, quelque peu dérouté par cet éclectisme. Dans *la Métamorphose*, Bjork côtoyait US3, on passait allègrement de la symphonie au jazz libre, puis à l'opéra. Cette cacophonie sonore mériterait d'être organisée. Il faudrait trouver à ces choix une justification dramatique plus claire.

On se rappelle qu'en montant *la Leçon* d'Ionesco il y a quelques années, Kisseliov avait pris trop de libertés ; on ne reconnaissait plus la trame narrative de l'œuvre. Ici, au contraire, le passage de la nouvelle de Kafka à la scène était limpide. Il a réussi, il me semble, une parfaite synthèse de l'œuvre. Dès les premières minutes du spectacle,





*La Métamorphose* de Kafka, adaptée et mise en scène par Oleg Kisseliov (Groupe de la Veillée, 2007). Sur la photo : Caroline Binet (la Sœur) et Jean-François Casabonne (Gregor Samsa). Photo : Carmen Jolin.

on saisit tout à fait l'étrange transformation que subit Gregor Samsa, d'autant plus qu'il est le narrateur de sa propre condition. Dans un spectacle où le corps était au premier plan, un bel équilibre a été trouvé entre la matière littéraire et la recherche physique et vocale. Pour éviter de tomber dans une transposition simpliste, Kisseliov a aménagé plusieurs scènes théâtralement très chargées ; les répliques pouvaient se transformer en envolées lyriques, le jeu devenir danse. Aussi, il semble avoir voulu laisser planer le doute autour de la mort du protagoniste : est-elle provoquée par l'abandon des siens, Gregor Samsa souhaitait-il inconsciemment mettre fin à ses jours en atteignant un état larvaire qui ne lui permettrait plus de recouvrer son humanité ?

En tant qu'artiste de la scène, Kisseliov ne se contente jamais de solutions faciles ; il est toujours à la recherche de propositions scéniques fortes, nouvelles, inédites. Dans *la Métamorphose*, il a obtenu un résultat convaincant, même si des moments tombaient à plat et qu'il manquait de fluidité aux enchaînements. On sent un tant soit peu de complaisance à exploiter des effets sensationnels qui s'avèrent gratuits. Mais dans l'ensemble, l'entreprise est réussie : Kisseliov n'a pas eu de difficulté à démontrer la modernité de Kafka. On est encore fasciné par ce phénomène de la métamorphose non pas tant à cause de son étrangeté, mais parce qu'il nous renvoie une image toujours préoccupante de notre monde. L'être humain continue de résister tant qu'il peut à l'oppression mais, bourreau de lui-même, il finit par tomber dans son propre piège. ¶